champs ou souvent vous prouez part à de pénibles travaux.

« Je ne me présente pas devant vous, je le répète, comme professeur d'agriculture et d'horticulture : j'y viens seulement avec mon bon vouloir et mon dévouement, cherchant à apprendre aux autres ce que j'ai appris moi-même par mes recherches, mes essais et mes expériences depuis plus de vingt-deux ans que j'habite presque constamment la campagne, et par les nombreux journaux agricoles et horticoles que je reçois et qui m'ont été d'un si grand secours. »

L'art de fabriquer le meilleur engrais

Tous les cultivateurs savent que les engrais sont la partie substantielle de la nourriture des végétaux, et si la terre en était une fois dépourvue, la végétation serait bientôt nulle. Les fumiers de ferme sont sans contredit la principale source d'engrais, et même la seule à laquelle durant des siècles on ait puisé ; la plus importante de toutes en raison des quantités considérables qu'elle fournit, en raison des nombreux éléments constitutifs que ces masses contiennent, et en raison surtout de l'état d'heureuse association chimique et physique où ces éléments se trouvent engagés. Si la culture pouvait fabriquer assez de fumier par elle-même, les autres engrais pour les terres arables n'auraient pas grande raison d'être ; mais il n'en est pas ainsi, et il ne peut pas en être ainsi. Pour que la culture fabrique assez d'engrais par elle-même, il faudrait que le cultivateur pût rendre aux sols cultivés tout ce qu'il leur a enlevé par la production de ses récoltes et par celle de ses animaux.

Or, les produits d'un domaine sont-ils restitués en totalité aux terres de ce domaine ? Non, évidemment une partie notable en est distraite pour toujours sous la forme de grains conduits aux marchés ; de viandes, d'os et de sang qui sont à la boucherie ; de lait et de beurre servant à l'alimentation étrangère ; et des laines livrées au commerce et à l'industrie. L'excédant reste sur l'exploitation ; il est converti en fumier et est censé restituer au sol.

Il existe évidemment entre ces prélèvements et les restitutions, une différence telle, que l'épuisement des terres les plus riches en serait infailliblement la conséquence si l'on n'y pourvoyait par tous les moyens que la nature a ou nous ménage et que la science a mis à notre disposition.

Deux moyens sont à notre disposition. Le premier est celui d'avoir recours aux engrais artificiels, qui sont appelés aujourd'hui à rendre de grands services à l'agriculture.

Mais ces engrais sont vendus à des prix trop élevés pour pouvoir s'en procurer en quantité suffisante et arriver ainsi à faire le complément des engrais de ferme.

Voici comment, dit un agronome, je me procure un excellent engrais, que je fabrique moi-même : « J'ai fait creuser au centre de ma cour une citerne où tout le purin de mes animaux va s'écouler ; j'y ai adapté une pompe, et j'amène auprès de ma citerne des débris de toutes sortes tels que paille, feuilles, bruyères, boues de fosses, de fossés, cendre de lessives, de la marne et même aussi de la terre, et sur chaque couche de ces matières, je fais couler le purin, et je répète souvent cet arrosage ; de cette façon j'obtiens presque sans frais un excellent engrais, supérieur aux engrais pulvérisés, quelque soit le nom qu'on leur donne.

« Tous les cultivateurs s'occupent-ils de fabriquer des engrais et d'en mettre en quantité suffisante sur leurs terres ? Je dirai assurément non, car je vois avec peine que la plupart des cultivateurs laissent perdre entièrement leur purin, qui leur est même nuisible, car il va s'écouler quelquefois dans l'abreuvoir de leurs bestiaux, ou dans les rivières. Recueillez-le donc avec grand soin, utilisez-le à la fabrication des engrais ; de cette manière la terre vous rendra avec usure les trésors que vous lui confiez. Le plus précieux des engrais remplira vos cours, de nombreux bestiaux peupleront vos étables, l'abondance renaitra partout, même au milieu des plus humbles chaumières.

L'agriculture, la paix et la liberté

L'art de l'agriculture remonte à la plus haute antiquité et on

éleva des autels, autrefois, aux hommes qui s'en étaient occupés ; c'est ainsi qu'Osiris chez les Egyptiens, Cérès et Triptolème chez les Grecs, Jauus chez les Latins et Numa chez les Romains, furent mis au rang des dieux.

L'agriculture a toujours rendu les peuples riches, forts et heureux. Mais elle ne peut vivre sans la paix et la liberté.

L'agriculture, la paix et la liberté sont trois sœurs jumelles ne pouvant être séparées.

Elles forment ensemble les trois pivots sur lesquels repose la base du bonheur des peuples.

Si l'un de ces pivots est ébranlé, la nation est en souffrance.

Si deux pivots sont atteints, la nation est en décadence.

Si les trois sont détruits, la nation est à l'angoisse.

Ces vérités sont écrites dans l'histoire ancienne et dans l'histoire moderne des peuples.

Les anciens Grecs, excepté les Lacédémoniens, faisaient leur unique occupation de l'agriculture.

Les Athéniens la regardaient comme la plus nécessaire et la plus indispensable de toutes les professions : ils en faisaient un objet spécial du gouvernement et de la politique, persuadés que la force d'un Etat ne se mesure pas au terrain, mais au nombre des citoyens et à l'utilité de leurs travaux.

Les Romains, à qui Romulus n'avait permis que deux sortes d'exercices, la guerre et l'agriculture, estimaient les biens qu'on retire du labourage au-dessus des richesses qu'on acquiert par les armes, et tous généralement, depuis les sénateurs jusqu'aux moindres plébéiens, étaient laboureurs. Ils préféraient les douceurs et le calme de la vie des champs à tout l'éclat des grandeurs et des richesses.

L'estime que les Romains avaient pour l'agriculture se conserva jusqu'à la fin de la République.

Une des causes de la décadence de l'Empire romain fut d'abord l'abandon de la culture des terres aux mains des esclaves, puis ensuite le luxe et la mollesse qui en est le malheureux cortège.

Si nous ouvrons l'histoire des nations modernes, nous voyons toujours l'affaiblissement des empires quand la paix et la liberté ont cessé d'y régner.

L'histoire de la Suède, malgré la rigide température de cette contrée, nous apprend que les mains libres des paysans ont lutté avec avantage contre l'âpreté du climat.

En Danemark, l'affranchissement des serfs a marqué autrefois le développement de l'agriculture.

La Pologne libre, dans son ancienne splendeur, était considérée comme le grenier de l'Europe ; de riches troupeaux y couvraient de gras pâturages, et les Polonais nommaient l'Ukraine la terre de lait et de miel.

Mais la guerre et le démembrement de cette malheureuse nation ont détruit son antique splendeur, et la Lithuanie, que l'écrivain polonais Starovolskius appelait l'Egypte de l'Europe, a subi le même sort.

La Prusse, sous son deuxième roi, Frédéric-Guillaume II, prit un développement agricole extraordinaire : on y était en paix. Vingt-cinq millions furent dépensés aux défrichements ! Seize mille hommes furent appelés à Saltzbourg et les défrichements leur fournirent de quoi s'établir et travailler.

Que n'en a-t-on fait autant en France des terrains communaux qu'on a laissés usurper !... Mais revenons à la Prusse.

Quand Frédéric dit le Grand succéda à son père, son ambition démesurée le porta à la guerre, il dévora les économies de son prédécesseur et le sang de ses sujets pour arriver à la gloire, et l'agriculture tomba en défaillance, la nation languit.

Mais, bientôt après la mort de ce dernier, Frédéric II releva l'agriculture et, s'occupant surtout du bonheur de ses sujets, il appela trois mille cinq cents familles sur les bords de la Netze et de la Warthe, dans la Marche et la Poméranie, et rendit à ses Etats leur ancienne splendeur agricole et commerciale.

Si nous pouvions passer en revue tous les peuples du globe, nous trouverions partout les mêmes faits se reproduisant, c'est-à-dire agriculture florissante, richesse commerciale et bien-être général sous le régime de la paix et de la liberté.

Cependant nous allons voir quelques fragments de l'histoire de France.